

Chapitre VII

DE LA SUBJECTIVITÉ À LA SENSIBILITÉ DU CŒUR

Introduction

Nous avons vu, la dernière fois, comment nous pouvions passer notre vie dans un rêve éveillé (cf. Si 22, 9-10), enfermés dans notre subjectivité, toujours à appliquer nos idées sur le réel au lieu de nous laisser humblement enseigner par lui. Si nous voulons penser et vivre en enfants de lumière, il nous faut sortir de notre sommeil : « Jadis vous étiez ténèbres, mais à présent vous êtes lumière dans le Seigneur (...). C'est pourquoi l'on dit : Éveille-toi, toi qui dors, lève-toi d'entre les morts et sur toi luira le Christ » (cf. Ép 5, 8-14). Essayons de voir ensemble de possibles chemins d'éveil.

1. De la possible perversion du désir de connaître

« Ce n'est pas de pain seul que vivra l'homme, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (cf. Mt 4, 4). L'homme ne se nourrit pas que de pain, il se nourrit aussi de vérité, **il ressent au plus intime de lui-même la soif inextinguible de connaître**. Ultimement, nous savons qu'au ciel nous connaissons Dieu, nous le verrons face à face, et nous vivrons de cette connaissance, de cette vision (cf. Jn 17, 3). Plus précisément, nous vivrons de notre union à Dieu et cette union se réalisera sous un mode de connaissance : « Nous savons que lorsque le Fils de Dieu apparaîtra, nous lui serons semblables parce que nous le verrons tel qu'il est » (cf. 1 Jn 3, 2). Autrement dit, l'homme est un être de communion et, **pour entrer en communion, il a besoin de connaître**. Au fond, connaître les choses, les personnes, c'est la première manière dont nous nous unissons à elles. On aime voir ceux que l'on aime parce que l'on désire s'unir à eux¹. Nos cinq sens externes nous ouvrent à la réalité pour que nous puissions entrer en communion avec elle. En d'autres termes encore, nous avons été créés pour « **mettre notre joie dans la vérité** » (cf. 1 Co 13, 6), dans la connaissance véritable des choses et des personnes. De même que notre corps a besoin de nourriture pour avoir la force de tenir, de même notre esprit a besoin de vérité pour se fortifier. Dieu a fait le monde de telle manière que nous puissions **en jouir en le connaissant en esprit et en vérité**².

¹ Il y a une jouissance dans la vision qui n'est pas nécessairement souillée par la convoitise. Le Siracide dit en ce sens-là : « La beauté d'une femme réjouit le regard » (36, 22), tout en rajoutant plus loin : « Devant qui que ce soit ne t'arrête pas à la beauté » (42, 12), et encore : « Ne te laisse pas prendre à la beauté d'une femme » (25, 21).

² On peut relire dans cette perspective l'enseignement du Concile : « Racheté par le Christ et devenu une nouvelle créature dans l'Esprit Saint, l'homme peut et doit, en effet, aimer ces choses que Dieu lui-même a créées. Car c'est de Dieu qu'il les reçoit : il les voit comme jaillissant de sa main et

« **Celui qui aime son frère demeure dans la lumière** et il n'y a en lui aucune occasion de chute. Mais celui qui hait son frère est dans la ténèbre, il marche dans la ténèbre, il ne sait où il va parce que la ténèbre a aveuglé ses yeux » (1 Jn 2, 10-11). Il n'y a **pas d'autre force unitive que l'amour**, pas d'autre moyen d'union. Celui qui n'aime pas « ne connaît pas comme il faut connaître » (cf. 1 Co 8, 2). Il ne s'unit pas réellement, il n'entre pas réellement en communion avec la réalité qu'il connaît – ou plutôt « s' imagine connaître ». Nous avons essayé de voir, la dernière fois, comment l'homme peut, de fait, rester enfermé dans une forme de « connaissance » subjective en laquelle il ne rejoint pas vraiment la réalité. Dans la mesure où il demeure secrètement centré sur lui-même, l'homme devient en effet incapable d'une connaissance vraie, et donc aussi d'une jouissance véritable. Son besoin de connaître demeure, mais il n'est plus porté par l'amour, il est contaminé par cet égoïsme de fond qui nous fait voir et vivre toute chose « pour nous » (cf. 2 Co 5, 15), qui ramène tout à nous. **Notre désir de connaître devient désir de posséder** et, à l'intérieur de cette concupiscence, la réalité nous échappe³.

« N'aimez ni le monde ni ce qui est dans le monde. (...) Car tout ce qui est dans le monde – la convoitise (concupiscence) de la chair, **la convoitise (concupiscence) des yeux** et l'orgueil de la richesse (la satisfaction insolente de la vie) – vient non pas du Père, mais du monde » (cf. 1 Jn 2, 15-16). Il y a une « convoitise des yeux », de l'intelligence, qui peut être plus discrète, plus difficile à discerner, mais bien plus redoutable que la « convoitise de la chair ». Quand notre besoin naturel de connaître est perverti par notre moi jouisseur, possessif et orgueilleux, nous ne pouvons que « marcher dans la ténèbre », nous ne connaissons plus rien, ni personne en vérité. Nous accumulons images, représentations, idées, mais nous ne voyons rien, aveuglés que nous sommes par **l'impureté** de notre désir. « Le souci du monde et la séduction de la richesse (entendons ici la richesse intellectuelle) étouffent la Parole », dit Jésus (cf. Mt 13, 22). Dans cette perspective, il nous faut maintenant essayer de saisir en profondeur la manière dont nous pouvons vivre la « pauvreté en esprit » au sujet de laquelle nous avons commencé à réfléchir la dernière fois : **comment passer d'une connaissance possessive (affective) ou dominatrice (agressive) ténébreuse à une connaissance unitive lumineuse ?**

les respecte. Pour elles, il remercie son divin bienfaiteur, il en use et **il en jouit dans un esprit de pauvreté et de liberté** ; il est alors introduit dans **la possession véritable** du monde, comme quelqu'un qui n'a rien et qui possède tout. « Car tout est à vous, mais vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu » (1 Co 3, 22-23) » (*Gaudium et spes*, n° 37, § 4). Cette possession véritable commence par la connaissance véritable.

³ Comme l'explique saint Jean de la Croix : « Il (l'homme) acquiert aussi plus de joie et de récréation en les créatures, s'en désappropriant ; de laquelle récréation l'on ne peut jouir, les regardant avec un attachement de propriété. Parce que c'est un souci, lequel, comme un lacet, tient l'esprit en la terre et ne lui laisse dilater le cœur. En outre, **se détachant des choses, il en acquiert une plus claire connaissance pour bien entendre les vérités qui les concernent, tant naturellement que surnaturellement**. C'est pourquoi **il en jouit tout autrement que celui qui y est attaché**, avec de grands profits et avantages. Car l'un les goûte selon leur vérité, l'autre selon leur mensonge ; l'un selon le meilleur, l'autre selon le pire ; l'un selon la substance, l'autre, qui y attache le sens, selon l'accident » (*La montée du Carmel*, Livre III, chap. 23(21)).

2. Ceindre les reins de notre intelligence

« Attention ! **Gardez-vous de toute cupidité, car au sein même de l'abondance, la vie d'un homme n'est pas assurée par** (ne dépend pas de) **ses biens** » (cf. Lc 12, 15). Si l'homme ne vit pas seulement de pain mais d'union, c'est-à-dire de la connaissance véritable, cette vie de notre âme n'est pas assurée par notre trésor intérieur d'images, de concepts, d'idées. Nous ne pouvons pas nous appuyer dessus pour connaître parce que la vraie connaissance jaillit tout à la fois d'une ouverture de notre cœur et de notre esprit à la réalité,⁴ et que cette ouverture est inconciliable avec toute forme de possession, de richesse, d'appui propre. Celui qui pense de lui-même, à partir de son trésor de « connaissances », ne peut « connaître comme il faut connaître ». **La vie de la pensée meurt là où commence la « convoitise des yeux » et « l'orgueil de la richesse » intellectuelle** qui en découle : « Puis il se dit : “Voici ce que je vais faire : j'abattrai mes greniers, j'en construirai de plus grands, j'y recueillerai tout mon blé et mes biens, et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as quantité de biens en réserve pour de nombreuses années ; repose-toi, mange, bois, fais la fête”. Mais Dieu lui dit : “Insensé, cette nuit même on va te redemander ton âme. (...)” » (cf. Lc 12, 18-20).

En ce sens, il faut sans cesse **aller à la connaissance par la non-connaissance, par la désappropriation de nos connaissances**. Comment celui qui sait pourrait-il se laisser éclairer par la lumière divine ? Se dépouiller continuellement de ce que nous « croyons connaître », c'est-à-dire de ce que nous croyons pouvoir posséder comme une connaissance propre. La vraie connaissance, la vérité, ne peut se laisser posséder : elle est la conformation de notre intelligence à la réalité dans un mouvement d'ouverture et d'union. Elle se vit au présent dans l'amour au moment où notre cœur s'ouvre et se tourne vers la réalité. Elle est en réalité un don de Dieu. Nous n'avons pas à « vouloir connaître », mais à accueillir humblement, pauvrement, docilement ce que Dieu nous donne de voir dans sa lumière et à laisser cet accueil produire la pensée vraie. Il nous faut apprendre à penser sans nous arrêter à notre pensée, sans vouloir la thésauriser. **Pas d'« arrêt sur l'image »**, mais « oubliant le chemin parcouru, nous allons droit de l'avant, tendus de tout notre être, (...) » (cf. Ph 3, 13) ; nous allons ainsi « de gloire en gloire » (cf. 2 Co 3, 18), de lumière en lumière sans « regarder en arrière » (cf. Lc 9, 62). Entrer dans la pauvreté en esprit, c'est avoir l'humilité de dépendre en tout de la lumière divine sans jamais pouvoir nous arrêter, nous reposer sur d'illusoires richesses accumulées. Ne rien savoir de nous-mêmes, ne rien vouloir savoir mais tout recevoir... « **Ayant ceint les reins de votre intelligence, étant sobres, espérez pleinement** en la grâce qui vous est offerte dans la Révélation de Jésus Christ » (cf. 1 P 1, 13). Ne nourrissez pas votre esprit de nourritures artificielles, mais laissez venir la vraie lumière en « espérant pleinement », c'est-à-dire « en attendant avec constance ce que l'on ne voit pas » (cf. Rm 8, 25).

⁴ Ainsi quand nous rencontrons une personne, si nous cherchons à la saisir à partir de ce que nous avons entendu dire d'elle ou des souvenirs que nous avons gardés d'elle lors de précédentes rencontres, nous ne pourrions pas entrer dans une véritable connaissance-communion.

3. L'alliance de la sensibilité humaine et du cœur

Comment pouvons-nous concrètement nous engager sur ce chemin de la pauvreté en esprit pour nous dégager de notre subjectivité, sortir de l'imagination et de la tête ? Autrement dit, qu'est-ce qui peut favoriser en nous le vide des pensées humaines, trop humaines ? « **Que chacun soit prompt à écouter, lent à parler** » (cf. Jc 1, 19). Celui qui écoute vraiment ne parle pas, il ne pense même pas : il accueille les signes que Dieu lui donne pour pouvoir se laisser éclairer à travers eux. Écouter, ce n'est pas seulement faire silence ou ne pas bouger comme nous l'avons vu précédemment, mais c'est d'abord et, plus fondamentalement, **se tenir présent, en éveil, ouvert à la réalité**. Dans cet effort d'attention aimante à la réalité présente, le silence des pensées se fait de lui-même. La première manière de sortir de nous-mêmes, c'est de nous ouvrir à la réalité concrète extérieure en l'écoutant. Dieu nous a donné des sens pour cela, des sens externes et internes qui nous rendent sensibles au réel. Il est bon ici de se rappeler, à la suite d'Aristote et de saint Thomas, que Dieu ne nous a pas donné des idées innées, mais que nos pensées viennent, en définitive, de l'expérience sensible. Tout passe par les sens. Suivre un chemin d'humilité et de pauvreté au niveau de notre intelligence, c'est être proche de la terre (humus), c'est accepter de dépendre des signes de Dieu, de notre sensibilité qui les reçoit, c'est **penser à partir d'un senti à la fois extérieur et intérieur**⁵.

D'une part, il y a le cœur qui est le lieu caché de l'ouverture et de la communion et, d'autre part, il y a notre sensibilité humaine qui passe par nos sens externes et internes⁶. **La pensée juste jaillit de la rencontre des deux**. L'ouverture du cœur qui s'opère par la foi et l'amour est évidemment primordiale. Elle enveloppe – ou plutôt devrait toujours envelopper – cette autre ouverture qui se fait par nos sens. Notre manière de voir et de sentir les choses est différente suivant que notre cœur est éveillé ou « appesanti » (cf. Lc 21, 34). Autrement dit, **notre sensibilité humaine est destinée à être surnaturalisée, à être pénétrée par l'amour divin** pour acquérir une finesse proprement divine et pour nous permettre de goûter la vraie valeur des choses et de les juger dans la lumière de Dieu. Regarder les autres et les situations avec le cœur pour pouvoir « juger de tout » (cf. 1 Co 2, 15) en Dieu avec une sensibilité divine. La sagesse exige que nous soyons à la fois présents à la réalité concrète, à l'écoute de ce que nous ressentons, très « physiques » en ce sens-là, et très intériorisés en même temps, très à l'écoute de notre cœur profond, là où nous demeurons unis à Dieu. **Progressivement, il y a une unification qui se fait** : ce que nous ressentons au travers de nos sens dans un effort d'attention, de présence, nous le ressentons avec

⁵ Le Père Thomas Philippe aimait bien reprendre la pensée de saint Thomas d'Aquin selon laquelle les intelligences sont plus ou moins fines, plus ou moins délicates suivant que les chairs sont plus ou moins molles (« carnes molles »), suivant qu'elles se laissent plus ou moins pénétrer par la sensibilité.

⁶ Notre sensibilité humaine est bien plus riche et profonde que la sensibilité animale, elle est à la fois extérieure et intérieure. Les sens internes, qui nous permettent de sentir la réalité elle-même au-delà de ce qui serait une pure perception sensorielle des accidents, sont essentiellement **le sens commun** et **la cogitative**. La mémoire et l'imagination sont aussi des sens internes, mais leur rôle est secondaire à ce niveau-là.

notre cœur, avec un cœur ouvert, dilaté par l'amour ; nous le laissons résonner dans cet espace intérieur où Dieu demeure, au lieu de laisser notre imagination et notre raison raisonneuse⁷ s'en emparer pour le déformer selon notre affectivité ou notre agressivité. C'est ainsi que nous pouvons juger des choses en vérité, avec une sensibilité nouvelle, beaucoup plus intérieure, beaucoup plus fine⁸.

« Tenez-vous sur vos gardes **de peur que vos cœurs ne s'alourdissent** (ne s'appesantissent) **dans l'ivresse**, l'ivrognerie et les soucis de la vie et que ce jour-là ne fonde soudain sur vous comme un filet » (cf. Lc 21, 34-35). Il y a un développement de la sensibilité humaine dans un effort d'attention, de présence aux choses, qui va de pair et même favorise l'éveil de l'intelligence du cœur en même temps qu'il nous aide à sortir de notre monde imaginaire ; mais il y a aussi un possible développement d'une sensibilité à fleur de peau au travers de laquelle nous pouvons, mus par la convoitise de la chair et des yeux, nous enivrer **de sensations multiples, dispersées et dispersantes**. Celles-ci au contraire étouffent le cœur, l'appesantissent et l'empêchent de jouer son rôle d'unification. Il est donc nécessaire en même temps de retrouver le chemin d'une certaine **ascèse des sens**, notamment dans la discrétion du regard, le silence des yeux.

⁷ L'imagination et le raisonnement font bon ménage. Il y a des gens qui ont une grande facilité à raisonner, une grande agilité d'esprit, mais qui n'arrivent pas à un jugement vrai et droit parce qu'ils ne sentent pas bien les choses. On peut reprendre en ce sens une réflexion de saint Thomas d'Aquin : « En spéculation aussi, certains sont de bons chercheurs, ayant **une raison** prompte à se porter de tous côtés, grâce, semble-t-il, à une disposition de **leur imagination** apte à former facilement des représentations diverses ; et cependant il arrive que ces esprits n'aient pas un bon jugement ; la cause en est dans un défaut de **l'intelligence**, lui-même dû à une mauvaise disposition du **sens commun** qui juge mal » (Somme Théologique, II,II, q.51, a.3). On raisonne, on parle beaucoup, mais on ne sait pas vraiment de quoi on parle.

⁸ On peut l'appeler sensibilité du cœur au sens de notre sensibilité humaine exercée avec le cœur, à l'intérieur du cœur d'une certaine manière.